

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 37 [i.e. 38]

Artikel: Lo païsan et lo petsâ
Autor: C.C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est responsable d'une position critique ou embarrassée qui aurait été créée par son manque de vigilance ou d'énergie. Et encore ici, rien ne nous serait plus facile à démontrer que le malaise et la gêne se fauflant dans les ménages par la faute des maris.

Les jeunes ouvrières, les paysannes ne sont plus les filles fraîches et belles d'autrefois, avec un costume simple, de bon goût, et surtout propre, une bonne robe en grisette ou en milaine, un tablier, un bonnet blanc et un bout de ruban. Aujourd'hui on ne mettra pas un franc à la Caisse d'épargne, mais l'ouvrière, la jeune paysanne aura aussi une cuirasse, une Jeanne d'Arc, une duchesse, une balayeuse, une mantille, un incroyable, une parisienne, une merveilleuse, etc. ; et Dieu sait encore quels costumes que nous voyons périodiquement offerts dans les journaux. Tous ces noms donnent la chair de poule aux papas et aux maris. Qui oserait le contester ? ces innovations, ce luxe dans la toilette des femmes, du haut en bas de l'échelle sociale, ne sont-elles pour rien dans le malaise que tant de gens éprouvent ?

La spéculation a organisé les trains de plaisir. La tentation est forte : cinq francs aller et retour Neuchâtel-Genève, bagatelle. — On est de la partie. Avec la dépense, ce sera un minimum de dix francs qu'on aura pris sur les gains de la semaine si... on ne les a pas empruntés. Dix francs représentent cinquante livres de pain. Ce qui arrive souvent, l'ouvrier partagera ce plaisir avec son épouse. Ce sera une double dépense. Or en un jour on aura absorbé le pain de trente jours de la famille. Et encore pour aller à Genève, Madame aura dû rafraîchir son chapeau et Monsieur aura fait l'achat d'une chaussure neuve. Dans cette journée, quel plaisir aurez-vous éprouvé ? Vous aurez vu à Genève un lac comme à Neuchâtel, des maisons avec portes et fenêtres exactement comme à Neuchâtel, mais vous aurez été entassés dans des wagons comme des sardines dans un baril ; puis vous aurez des maux de ventre et des maux de tête pendant trois jours. Si vous trouvez cela beau, nous ne vous le contesterons pas, c'est affaire de goût, mais ce que nous savons sûrement, c'est que cet argent dépensé vous procurera de la gêne dans un moment donné.

Profitez du dimanche pour admirer les beautés de la nature ; oui, promenez-vous, et faites-le comme autrefois avant la construction des chemins de fer. Une course en famille dans un village, sur la montagne, dans les bois frais et émaillés de belles fleurs. Avec deux ou trois francs de vivres, vous aurez joui en famille de plaisirs plus réels que ceux que vous cherchez au loin à grands frais.

M. Edouard Lèdeuil, rédacteur du *Correspondant de Bâle*, vient de publier dans ce journal, ces beaux vers que nous nous permettons de reproduire et qui sont dédiés à M^{me} P. sur la mort de sa fille, âgée de 12 ans.

Ma mère, qu'on est bien dans le ciel, près de Dieu !
Ne pleure plus, si j'ai, sur notre triste terre,
Passé juste le temps de sourire un adieu,
L'existence eût été pour moi peut-être amère.

Depuis qu'il m'a reprise au monde, où le bonheur
Echappe à l'instant même où l'ont sent ses caresses,
Jamais je n'ai senti d'effroi battre mon cœur ;
L'Eternel ne fait pas de trompeuses promesses.

Tu me trouvais jolie... oh ! si tu me voyais
Dans ma parure d'ange avec mes blanches ailes...
Je ressemble, ma mère, à ceux que je priais,
Le matin, avec toi, dans les saintes chapelles.

Parle, me disais-tu ; ma fille, parle encor !
Aux accents de ta voix je suis heureuse et fière ;
Chante, quand je l'entends, cher et chaste trésor,
Tu transportes au ciel mon âme tout entière !

Ces accents tant vantés, auprès des doux concerts
Que nous donnons à Dieu pour exalter sa gloire,
Et que redit l'oiseau dans ses bocages verts,
N'avaient, je l'ai bien vu, que grandeur illusoire.

Dieu me les a changés pour d'autres si touchants
Que mon hymne est admis à l'autel de Marie ;
Viens y prier parfois pour entendre mes chants ;
Viens voir ta fille aimée, ô ma mère chérie !

Et là, je te dirai : plus de chagrins, de pleurs !
Sur terre qu'aurais-je eu, sinon des biens frivoles ?
Je me serais piquée en cherchant dans ses fleurs
Les parfums éventés de leurs riches corolles.

Tandis que nous cueillons à pleines mains, sans cri,
Aux buissons leurs rameaux, leurs blanches églantines
Qui n'ont plus d'aiguillons, depuis que Jésus-Christ
S'en est fait pour nous tous sa couronne d'épines.

Pour que je n'aie enfin de trop poignant regret,
Le Seigneur a permis que ce soit moi qui veille,
Comme tu le faisais la nuit à mon chevet ;
Endors-toi donc, ma mère, et sans souci sommeille !

Allons, sèche tes yeux ! Ta peine est mon tourment ;
Et tu ne peux vouloir que je souffre au ciel même...
Si vite le temps fuit ! Encore un seul moment,
Et Dieu nous unira dans un bonheur suprême.

Limoges 1861

EDOUARD LEDEUIL.

Lo païsan et lo petsà.

On valottet dè païsan
N'avai pas étâ mé d'on an
A Paris, que revegne pèce
Repreindrè la faulx et la besse ;
Mâ po bragâ, noutron lulu
Coudessâ avai déperdu
Lo patois, cé crouio leingadzo,
Bon po lè bedans dâo veladzo ;
Et po fèrè son figolet,
Ne dévezâvè què francet.
A tot momeint ye demandâvè
Coumeint on uti s'appelâvè,
Quand bin lo savâi assebin
Què quoui que sâi. Mâ lo toupin
Que n'étâi, ma fâi, que 'na gogne
Arâi cru sè fèrè vergogne
Se l'avâi de dou mots patois.
Ora ! étâi-te bon Vaudois ?...
Et pi vo z'arâi failu l'ouère
Avoué son francet dè pandoure :
Por on covâ, desâi cuvier
Et por einmottâ, imonder ;
Enfin traitâvè dè bourisquo
Et lo régent et lo syndiquo,
Quand recaffâvont à catsons
Dè sè j'avions et sè j'étions.

On dzo sa schèra Caroline
Vegnâi dè terrâ dâi sottinè,
Et va po pousâ sè n'uti
Contrè lo mouret dâo courti ;
Mâ l'uti croquè su 'na pierra
Et tchâi que bas su dè la terra.
Lo pétaquin, po sè bragâ,
Coudi ne pas sè rappelâ

Lo nom qu'on dit à cé affère
 Et po cein ye criè son père :
 « — Dis-voi, papa, comment qu'on dit
 A ce machin? — Quiet? — Cet outi? »
 Et po lo lài montrâ, ye pouse
 Lo pî su lo bet dè ellia touse ;
 Mâ son pî fe cein bastiulâ
 Et per on pétâ su lo nâ,
 Lo mandzo fe pas tant d'histoire,
 Mâ lài rebaillâ la mémoire ;
 Et lo père n'eut pas lizi
 Dè derè lo nom dè l'uti ;
 Kâ à l'avi que su sa mena
 Lo coo cheinte lo fâo-tserpena,
 Mon gaillâ sè met à boeilâ :
 « T'einlêvine por on petsâ ! »

C. C. D.

On a fait, dans ces derniers temps, mille suppositions absurdes sur les déplacements et les voyages de M. Gambetta. D'après certains novellistes soi-disant bien informés, l'orateur des gauches, pour se soustraire aux sollicitations, aux importunités dont il est l'objet à cause de sa haute situation politique, se serait rendu en Italie et aurait goûté, près du lac de Côme, les douceurs de la solitude ; d'après d'autres, il serait allé en Suisse, et quelques reporters l'ont même fait voyager en Ecosse.

M. Gambetta ne va pas si loin chercher le repos qui lui est nécessaire, et quand il peut se dérober aux soucis de la politique courante et aux soins qu'exige la direction de la *République française*, il se rend tout simplement aux environs de Paris, dans une villa modeste mais confortable et bien ombragée, qu'il a récemment achetée et qui lui coûte quelques mille francs à peine.

Cette maison de campagne est célèbre dans les fastes de la littérature contemporaine, car elle a appartenu dans le temps à Balzac. C'est aux *Jardies* que M. Gambetta a établi son *buen retiro* ; c'est là qu'il vient avec quelques intimes respirer l'air frais qui lui manque à Paris ; il s'y délasse, dans une aimable familiarité, des travaux de la représentation nationale et du journalisme. Une consigne sévère en exclut les profanes, et pendant que les feuilles amies ou ennemies le font voyager en Italie, en Suisse ou en Allemagne, M. Gambetta savoure, à deux pas de Versailles et de Paris, les douceurs de l'incognito.

Malheureusement, il a des voisins, et des voisins indiscrets. L'un d'eux, négociant anglais retiré des affaires, invite depuis quelque temps des amis et leur montre, au dessert, du haut de sa terrasse, dans le jardin d'à-côté, celui qu'il appelle pompeusement « l'illustre ami du prince de Galles. »

M. Gambetta, que ces témoignages d'admiration britannique flattent médiocrement, voudrait bien se débarrasser de cet incommode voisinage. Mais comment faire ? Il ne peut pas acheter tout le département.

Un de nos abonnés nous demande pourquoi les horloges de la ville de Lausanne ne nous indiquent jamais l'heure exacte, et sont toujours en avance de 3 ou 4 minutes sur l'heure fédérale. Il nous est bien difficile de répondre immédiatement à cette question délicate. Nous nous sommes laissé dire que les personnes chargées du soin de nos horloges étaient des adversaires déclarés de la révision et de tout ce qui nous vient de la Suisse allemande. Jusqu'à plus ample informé, nous nous permettons d'en douter, car nous ne saurions comprendre cette horlogerie politique, et pousser les préventions jusqu'à ne pas vouloir laisser marcher nos montres avec Berne.

Nous lisons dans une chronique parisienne les lignes suivantes, qui seront accueillies avec plaisir partout où règne quelque peu de goût et de bon sens :

« Une innovation heureuse à signaler est l'abandon *absolu* des cheveux tombant sur le front. Il n'y a plus que deux genres adoptés : ou les cheveux retroussés un peu haut, dans le genre des portraits de Marie-Antoinette, ou bien des bandeaux plats dans le genre des camées. Comme les cheveux coupés ne repousseront pas du jour au lendemain, il faut les gommer légèrement pour les placer de manière à dégager le front jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez longs pour reprendre leur place dans les bandeaux ou dans les poufs. »

En effet, il est difficile de comprendre ce qui a pu inspirer la toquade qui consiste à raccourcir les cheveux pour les ramener en mèches plates sur le front, ou à couvrir celui-ci en les ébouriffant de façon à imiter ces chiens griffons dont les poils disciplinés retombent en désordre sur le museau. Telle est le genre dit coiffure *à la chien*.

Beaucoup de charmantes jeunes filles s'enlaidissent de cette façon, et même nous avons vu maintes personnes frisant la cinquantaine se coiffer à la chien. C'est à vous donner le frisson.

On comprendrait encore l'orgueil qu'on pourrait avoir de dégager et mettre en évidence le front qui est une des parties contribuant le plus à la beauté du visage, surtout chez la femme ; car c'est sur le front que les impressions intérieures semblent se traduire de la manière la plus nette, et c'est ce qui justifie les expressions de *front pur*, *front serein*, exprimant la tranquillité d'âme, l'innocence et la paix du cœur ; de *front soucieux*, exprimant l'état de crainte, de tristesse, etc., etc.

On sait à quel prix, dans certaines localités, on gagne l'honneur d'être député. Si la bourse ne se délie pas largement, si le vin ne coule pas à flots, c'est en vain qu'on voudrait faire apprécier les mérites de tel ou tel candidat.

Le gros propriétaire, M. X., le savait, et quoique très avare, il dut se résoudre, lors des dernières élections, à payer le tribut d'usage.

La veille du vote, il remplit à maintes reprises